

Petites Etudes Littéraires
Une collection pour une lecture systémique des oeuvres

N° 20

III

Camus à l'épreuve de *La Chute*

ou

L'enfer existentialiste

Bernard Spee

Editions Onehope

Petites Etudes Littéraires

Keywords/Mots clefs : Camus, La Chute, Sartre, La Peste, Le Mythe de Sisyphe, J. Lévi-Lavensi, Olivier Todd, André Abbou, l'innocence, la culpabilité, le donjuanisme, l'existentialisme, l'intertextualité, Les Juges Intègres.

Première édition : 10 septembre 2020

Dernière mise à jour : 17 novembre 2020

Vous pouvez contribuer à la diffusion de notre site de plusieurs façons :

> 1/ si vous trouvez ce texte en accès libre sur Internet, vous pouvez nous aider à maintenir la qualité du service en versant votre contribution :

par un virement sur le compte bancaire

IBAN : BE13 0836 5681 0039

BIC : GKCCBEBB

Bernard Spee
4020 Belgique

> 2/ vous pouvez aussi acheter un exemplaire papier en format A4 , exemplaire numéroté et signé qui vous parviendra par envoi postal à l'adresse que vous nous communiquerez.

Exemplaire numéroté :

N° : / /

A valider sur le site www.onehope,

via un email à l'adresse:

bspee@hotmail.com

en l'accompagnant

soit de votre nom

soit d'un pseudo

soit d'un numéro

Avec dédicace

et/ou une signature de l'auteur :

Date:

Dépôt légal : septembre 2020 D/2020/13.661/8

ISBN: 978-2-930874-37-1

Camus à l'épreuve de *La Chute*

ou

L'enfer existentialiste

À Laure N.

"On vivait avec ou contre sa pensée, telle que nous la révélaiement ses livres- *La Chute*, surtout, le plus beau peut-être et le moins compris."¹

Jean-Paul Sartre

"Un chef-d'oeuvre sinon le meilleur livre de Camus parce qu'il s'y montre et s'y cache à la fois."

Jean-Paul Sartre²

"Son humanisme têtu, étroit et pur, austère et sensuel, livrait un combat douteux contre les événements massifs et difformes de ce temps. Mais inversement, par l'opiniâtreté de ses refus, il réaffirmait, au coeur de notre époque, contre les machiavélismes, contre le veau d'or du réalisme, **l'existence du fait moral.**"

Jean-Paul Sartre³

"Vive donc le maître, quel qu'il soit, pour remplacer la loi du ciel."

Camus⁴

"Et je comprends aujourd'hui, le point de vue du Christ, son agacement répété devant l'endurcissement des coeurs : ils ont tous les signes, et ils n'en tiennent pas compte. Est-ce qu'il faut vraiment, en supplément, que je donne ma vie pour ces minables ?"

Michel Houellebecq⁵

"L'histoire du monde est le jugement dernier du monde."

Hegel⁶

¹ Sartre J-P, article publié dans "France-Observateur", le 7 janvier 1960.

² Todd Olivier, *Camus Une vie*, Editions Gallimard, Coll. Folio N° 3263, Paris, 1996, p.880. Todd consacre tout un chapitre à la période de la rédaction de *La Chute* dont il tente indirectement de percer le secret mais il nous semble qu'il reste au seuil de l'ouvrage.

³ *France-Observateur*, 7 janvier 1960 cité par Todd Olivier, *Camus Une vie*, Editions Gallimard, Coll. Folio N° 3263, Paris, 1996, p.1039

⁴ Camus A., *La Chute*, Gallimard, Coll. Folio n° , 1956, p.141. A partir d'ici, les citations du monologue seront directement indiquées entre parenthèses dans notre analyse.

⁵ Houellebecq M., *Sérotonine*, Editions Flammarion, Paris, janvier 2019, p. 347.

⁶ Hegel, *Philosophie du droit*.

Petites Etudes Littéraires

Le roman *La Chute* d'Albert Camus est un chef d'oeuvre d'intertextualité⁷ ce qui en fait un véritable obstacle à toute interprétation⁸ tant les textes, les références se croisent et se recroisent. Aussi le problème que ce roman pose, est celui de savoir si on peut échapper à cet enchevêtrement de citations exactes, tronquées ou inversées pour accéder à une possible vérité universalisable.

Autrement dit, ce long monologue peut paraître comme un grand délire. C'est ce que le héros nous signale sur la fin : « Ne vous fiez pas trop d'ailleurs à mes attendrissements, ni à mes délires. Ils sont dirigés. » (p. 151) D'accord ! Mais ce « délire dirigé donne-t-il pour autant à voir une structure psychologique universalisable ou un stéréotype historiquement marqué ? C'est ce que promet Clamence au début de sa confession en évoquant le travail futur des historiens : « Une phrase leur suffira pour l'homme moderne : il forniquait et lisait des journaux. Après cette forte définition, le sujet sera, si j'ose dire, épuisé. » (p. 11) En somme, la confession de *La Chute* n'aurait pour théâtre qu'une simple affaire sexuelle et médiatique... C'est très vraisemblable si on rappelle un peu le contexte qui a vu la naissance de cette oeuvre.

Aperçu du contexte

Après la publication de *L'homme révolté* (1951), Albert Camus est en but à des attaques virulentes de la part de Sartre et de Jeanson. Ces attaques sont publiées dans la revue *Les Temps Modernes* et elles conduisent à une brouille définitive avec Sartre en 1952. En 1954, avec la parution du livre *Les Mandarins* de Simone de Beauvoir qui obtient le Prix Goncourt, la polémique prend une tournure privée : le livre est une mise en scène déformée, humiliante et à peine voilée de la querelle entre Sartre et Camus : Camus est tourné en ridicule, il aurait pu ne jamais s'en relever. André Abbou relève dans une note biffée sur le manuscrit des cahiers en juillet 1954 ce propos : « Je lutte jour après jour avec l'idée du suicide [...] »⁹ L'année 1955 est le temps de la rédaction fulgurante de *La Chute* qui est publiée en 1956. Ce roman est pour une part une réponse globale et cryptée à l'ensemble de la polémique et au livre assassin de Simone de Beauvoir.

Les objectifs poursuivis par Camus

Avec la rédaction de *La Chute* et après analyse, nous pouvons avancer qu'Albert Camus a poursuivi un quadruple objectif. C'est ce que nous démontrerons dans l'ordre qui suit :

1/ Il s'agit de répondre aux attaques personnelles de Sartre et consorts, et en particulier à celles de Simone de Beauvoir mais cette réponse ne peut pas être *ad hominem* sinon elle apparaîtrait comme un règlement de compte, ce qui nuirait au débat d'idées.

2/ Le deuxième objectif est de faire découvrir une transcendance laïque, la transcendance d'un appel qui ne doit rien à la religion. C'est cette découverte qui fera dire à Sartre au moment de la disparition de Camus que ce dernier « réaffirmait, au

⁷ Pour l'explicitation de ce concept, nous renvoyons le lecteur au site www.ressources-socius.info à l'article intertextualité de Laurence Van Nuijs.

⁸ A ce propos, le lecteur se reportera à l'étude de Paul-F. Smets, *La Chute, Un testament ambigu. Pièces pour un dossier inachevé*, Editeur Paul-F Smets, 1988, 143 pages.

⁹ Abbou A., *Albert Camus entre les lignes Adieu à la littérature ou fausse sortie ? 1955-1959*, Editions Séguier, 2009, Biarritz, p. 39.

Petites Etudes Littéraires

coeur de notre époque, contre les machiavélismes, contre le veau d'or¹⁰ du réalisme, **l'existence du fait moral.** »¹¹

3/ Le troisième objectif est de ne pas prêter le flanc à une nouvelle polémique, et en particulier de ne pas passer pour « un saint laïque ». Aussi, il faut que le texte de Camus fasse « un sort » à la religion chrétienne.

4/ Le quatrième objectif est de réaffirmer sa croyance dans l'absurdité du monde en vue de retrouver une place digne dans le cercle parisiens des écrivains et penseurs qui comptent.

Notre méthode pour y arriver

Pour démêler l'écheveau¹² et tenter d'y voir plus clair, nous nous proposons de suivre la méthodologie suivante :

1/ nous envisagerons, sans trop les détailler, les lectures intertextuelles que des lecteurs avertis de l'Oeuvre ont déjà effectuées afin de nous sortir de l'embrouille où nous plonge le texte par ses incessants atermoiements et ses jeux de miroir.

2/ après avoir mis à plat les multiples fils intertextuels, il nous faudra trouver un fil conducteur, une énigme centrale pour dégager la ligne ou les lignes de force qui permettent d'évaluer le bien-fondé du propos de Sartre selon lequel Camus y « réaffirmait [...] **l'existence du fait moral.** »

Repérage et schématisation des différents niveaux d'intertextualité

Le premier niveau d'intertextualité renvoie à la polémique autour de *L'Homme révolté*.

Cette polémique a été très bien étudiée par J. Guérin dans le chapitre « *Sartre et Jeanson coauteurs de La Chute* »¹³

Le second niveau est celui de la vie privée d'Albert Camus : la rédaction du roman se passe juste après la sortie de Francine Camus d'une grave dépression avec une tentative de suicide. Cette dépression trouve sa source dans les nombreuses infidélités d'Albert Camus, connues de tous.

Le troisième niveau est celui de l'histoire de France (Duguesclin, Cerdan, Descartes, etc.) et d'une large culture générale par exemple avec sa référence à la *Divine Comédie* de Dante et à son « dernier cercle » (p. 18) de *L'Enfer*, celui des traîtres... Jacqueline Lévi-Valensi évoque de la part de Clamence « une intertextualité délibérée »¹⁴

¹⁰ On peut lire ceci dans *La Chute* : "La richesse soustrait au jugement immédiat, vous retire de la foule du métro pour vous enfermer dans une carrosserie nickelée, [...]. La richesse, cher ami, ce n'est pas encore l'acquiescement, mais le sursis, toujours bon à prendre..." (p. 87-88)

¹¹ Remarquons que P-F Smets cite cet écrit de Sartre mais il ne va pas jusqu'à citer ce passage où Sartre emploie l'expression "existence du fait moral" qui nous paraît essentiel. in Paul-F. Smets, idem, p. 55..

¹² L'étude qui est la plus proche de notre démarche et qui est à ce jour la meilleure de notre point de vue, est celle d'André Abbou, *Albert Camus entre les lignes Adieu à la littérature ou fausse sortie ? 1955-1959*, Editions Séguier, 2009, Biarritz, 196 pages. Un seul défaut à toute cette vaste recherche est de faire éclater, disséminer son objet portant sur les origines du texte, et en définitive, de nous en faire perdre la visée du " fait moral" que Sartre a concédé *post mortem* à son "ami". André Abbou conclut son travail en page 108 avec l'idée principale que Camus est en passe d'abandonner la littérature : " *La Chute* consacre la désacralisation de la littérature."

¹³ Guérin J. , *Camus portrait de l'artiste en citoyen*, Edition François Bourin, 1993, p.128-130 cité par Lévi-Valensi J., *La Chute d'Albert Camus*, Editions Gallimard, Coll. Foliothèque n°50, 1996, p.192-195.

¹⁴ Jacqueline Lévi-Valensi, idem, p. 127. Le lecteur se reportera en particulier aux pages 79-80 et aux pages 126-130.

Petites Etudes Littéraires

Le quatrième niveau se construit avec et contre l'histoire du Christianisme: ces sont les allusions à l'histoire de Jean-Baptiste, et du Christ ainsi qu'à l'histoire de l'Eglise. Jacqueline Lévi-Valensi a analysé avec finesse les emprunts et les détournements effectués sur le texte évangélique¹⁵.

Le cinquième niveau renvoie à un fait divers artistique : le vol en 1934 du panneau *Les Juges Intègres* qui fait partie du retable *L'agneau mystique* (1432) de Jan Van Eyck. Sa mise en scène en début et en fin du monologue intrigue au plus haut point : pourquoi exploiter ce fait divers ?

Le sixième niveau est le plus interne à l'oeuvre de l'écrivain : la confession de Clamence nous relie et nous replonge dans deux oeuvres antérieures de l'écrivain, *L'Etranger* et *La Peste*. Il y a une continuité dans la réflexion de Camus. Olivier Todd y fait écho : « Le cri final de *La Chute*, c'est la culpabilité reconnue des autres, refusée et acceptée, par le héros, sanctionnée : Meursault sera guillotiné, Clamence aspire à être exécuté. »¹⁶

La présence de six niveaux de « textes » montre que le monologue s'est construit de morceaux d'événements et de références mélangés à plaisir dans le récit ce qui en fait un vrai capharnaüm, un « divertissement carnavalesque »¹⁷ au point que c'est toujours aujourd'hui un vrai défi intellectuel d'en trouver la raison essentielle, encore soixante-quatre ans après sa parution. Pour relever le défi, il nous faudra tenter de trouver par une économie de moyens la manière d'articuler ces strates, ces couches morcelées.

Le choix d'un fil d'Ariane

Notre principale hypothèse est que le recel du tableau des *Juges intègres* « recèle » à lui seul le fil d'Ariane pour trouver la clef de l'énigme. Ce tableau doit être mis en relation avec la chute de la jeune fille dans la Seine. Le héros Clamence ne désigne-t-il pas le moment de son éventuelle arrestation pour recel comme la fin de son jeu pervers, sa délivrance du tourment d'une existence sans but ? « Tout serait consommé, j'aurai achevé, ni vu ni connu, ma carrière de **faux prophète qui crie dans le désert et refuse d'en sortir.** » (p. 152)

La question des *Juges Intègres* sera donc notre fil d'Ariane pour sortir du labyrinthe camusien,

Les allusions à ce tableau célèbre se situent au début, au milieu et surtout en clôture du texte, elles donnent à la toile un rôle majeur.

Au début du monologue, ce panneau volé est d'emblée signifié « en creux »: « Voyez, par exemple, au-dessus de sa tête, sur le mur du fond, ce rectangle vide qui marque la place d'un

¹⁵ Jacqueline Lévi-Valensi développe dans les pages 71 à 79 de son étude¹⁵ les emprunts faits aux textes évangéliques en soulignant deux inversions de citations fondamentales comme "Ne jugez pas, pour ne pas être jugés" (Matthieu , VII, I) ou "Je suis l'Alpha et l'Omega, dit le Seigneur Dieu." (Apocalypse, I,8) qui dans *La Chute*, devient : " Je suis la fin et le commencement." (p. 124)

¹⁶ Todd O. , *Camus, une biographie*, p. 881. On lira tout le chapitre 44 *Le cri du prisonnier* comme la meilleure introduction à l'interprétation de *La Chute*. .

¹⁷ "Cette succession, cet entrecroisement, cette bousculade de systèmes symboliques, par-delà les siècles, par-delà les continents et les cultures, et en guise de fresque historique, a le caractère tragico-dérisoire d'un divertissement carnavalesque." in Abbou A., *Albert Camus entre les lignes Adieu à la littérature ou fausse sortie ? 1955-1959*, Editions Séguier, 2009, Biarritz, p. 56.

Editeur responsable : Spee Bernard / Belgique

Tous droits réservés. Sabam © SPEE octobre 2020 Site <www.onehope.be>

tableau accroché. Il y avait là, en effet, un tableau, et particulièrement intéressant, un vrai chef-d'oeuvre. » (p. 9)

En milieu de confession, le suspens est maintenu : à ce stade, on ne sait encore rien de l'identité exacte du tableau si ce n'est que Clamence est l'avocat du voleur et qu'il s'en réjouit : « Si les souteneurs et les voleurs étaient toujours et partout condamnés, les honnêtes gens se croiraient tous et sans cesse innocents, cher monsieur. Et selon moi - voilà, voilà, je viens ! - c'est surtout cela qu'il faut éviter. » (p.44-45) De cette proposition, on peut en déduire que pour Clamence, au-delà de la disparition physique du panneau, ce qui importe plus encore, c'est sa disparition symbolique...

Dans les vingt dernières pages de *La Chute*, on apprend qu'il s'agit du panneau *Les Juges Intègres* qui fait partie du célèbre retable *L'agneau mystique* de Jan Van Eyck, chef d'oeuvre de la peinture flamande.

Le héros donnera six raisons pour lesquelles il refuse de restituer ce tableau volé. Comme dans tout le déroulement général du monologue, Clamence est verbeux : seule la cinquième et l'avant-dernière raison nous paraissent essentielles : « **Parce que ces juges vont au rendez-vous de l'Agneau, qu'il n'y a plus d'agneau, ni d'innocence**, et qu'en conséquence, l'habile forban était l'instrument de la justice qu'il convient de ne pas contrarier. » (p. 136) Dans la sixième raison, Clamence réaffirme la cinquième raison : « **Nous sommes dans l'ordre. La justice étant définitivement séparée de l'innocence, celle-ci sur la croix, celle-là au placard, [...].** » (p. 136)

Autrement dit, ce que le tableau donne à comprendre, est que la possibilité d'une justice intègre n'est concevable que si les juges sont en marche vers l'agneau mystique, que s'ils sont dans la reconnaissance du Christ martyr¹⁸, à savoir celle de la figure du juste persécuté qui se confond avec celle de l'enfance bafouée ou de l'agneau¹⁹.

Cette figure de l'enfance bafouée qui trouve un écho dans l'importance accordée au massacre des Saints Innocents, est le point d'appui sur lequel le bras d'une justice intègre se construit ou du moins doit être en marche.

Or grâce au vol du panneau et avec le recel entretenu par Clamence, le bras de la justice ne se situe plus par rapport à ce point d'appui, il est ailleurs...

En fait, le vol du panneau enlève à la société occidentale une de ses représentations majeures d'un temps où une justice intègre ne se concevait, ne fonctionnait que par rapport à la figure du juste persécuté.

Clamence se réjouit de priver le public de cette référence. Pour lui, il est bienvenu que l'Occident aie abandonné et soit privé de cette représentation (chrétienne) où étaient liées justice et innocence. Et Clamence de tenter de prouver que cette représentation est bien une fiction trompeuse.

En définitive, la disparition voulue du panneau serait en parfaite résonance avec l'état mental de l'imaginaire social contemporain existentialiste ou sartrien...

¹⁸ Nous renvoyons le lecteur à notre étude : "*La place du Christianisme dans l'imaginaire occidental ou Le Christ invisible*". Editions Onehope, Coll. Les Cahiers ° 5, 2019, 24 pages, En accès libre sur le site : www.onehope.be

¹⁹ Dans un coin du texte, Clamence nous dit bien qu'il ne veut pas être un agneau. "Voyez-vous, il ne suffit pas de s'accuser pour s'innocenter, ou sinon je serai un pur agneau." (p. 100)

La question qui en résulte, est de savoir qu'elle est le nouveau point d'appui du bras de la justice. Pour dire les choses plus simplement, si on ne juge plus par rapport au Christ ou à l'image du juste souffrant ou de l'enfance abusée²⁰, par rapport à quoi juge-t-on ultimement ? Comme Archimède qui cherchait un point d'appui pour déplacer la Terre, c'est un nouveau point d'appui que cherche Clamence. Sa solution se déclinera en étant juge-pénitent mais que cache exactement cette expression ?

Un schéma narratif simple comme réponse ?

Pour savoir ce que Clamence a comme référence ultime quand il juge après s'être défini comme juge-pénitent, il suffit de repérer la « dynamique » du monologue : d'où Clamence part-il et dans quel état arrive-t-il ? Cette dynamique peut être lue par la mise en place d'un schéma narratif, le plus basique du texte (Situation initiale/ Événement perturbateur/Situation finale). En fait, les six parties du texte correspondent temporellement à cinq journées de conversation tortueuse entre le héros et un interlocuteur « factice » ; elles peuvent se réduire, si on accepte de faire abstraction des innombrables digressions et flash-back, à trois moments-clés :

En situation initiale, le narrateur est un avocat parisien brillant ivre de ses succès contre les juges qu'il déteste. « J'ai toujours crevé de vanité. Moi, moi, moi, voilà le refrain de ma chère vie, [...]» (p. 53) Bref, il retire un immense sentiment de supériorité des criminels qu'il peut présenter comme des victimes et qu'il cherche à innocenter. **Ce sentiment de hauteur le confortera jusqu'au jour où un événement perturbateur le rendra obsessionnel de la duplicité de l'être humain et donc, de sa propre duplicité**, et ce, après l'évocation d'une série de petites anecdotes comme celle-ci où Clamence fait observer combien l'individu qui s'impose aux yeux de tous comme exemplaire de dévouement et chargé des plus grandes difficultés n'a pas pour motif l'amour mais celui d'éviter l'ennui. « Il s'ennuyait, voilà tout, il s'ennuyait comme la plupart des gens. [...] Il faut que quelque chose arrive, voilà l'explication de la plupart des engagements humains. » (p.41) Tout comportement amoureux ou héroïque en devient suspect.

Remarquons que cette mise en évidence de la duplicité humaine s'annonçait déjà dans « *L'Etranger* » quand le narrateur Meursault rapporte un de ses propos face au juge : « **Tous les êtres sains avaient plus ou moins souhaité la mort de ceux qu'ils aimaient.** » proposition que son avocat lui demande de taire : « Il m'a fait promettre de ne pas dire cela à l'audience, ni chez le magistrat instructeur. »²¹

Un événement perturbateur annoncé par un rire vient semer le doute sur sa superbe et induit un sentiment de honte ou de culpabilité obscure. Cet événement perturbateur a pour contexte originel son succès auprès des femmes. « Mon rapport avec les femmes était naturel, aisé, facile comme on dit. Il n'y entrait pas de ruse ou seulement celle, ostensible, qu'elles considèrent comme un hommage. Je les aimais, selon l'expression consacrée, ce qui revient à dire que je n'en ai jamais aimé aucune. » (p. 62)

²⁰ Spee B. (janvier 2011) *Du "roman" évangélique au roman hergéen ou De l'histoire d'un petit bourgeois abusé au malaise d'une société désabusée*, Editions Onehope, Petites Etudes Hergéennes n°9, Liège, 20 pages.

²¹ Camus, *L'Etranger*, p. 67.

C'est son **donjuanisme invétéré** qui sera mis en question par le suicide d'une jeune fille qu'il a désirée un court instant mais qu'il n'a pas secourue.

Honteux ? « Il me semble en tout cas que ce sentiment ne m'a plus quitté depuis cette aventure que j'ai trouvée au centre de ma mémoire et dont je ne peux différer plus longtemps le récit malgré mes digressions [...] » (p. 73-74)

Nous sommes ici avertis : notre analyse doit éviter le piège des digressions pour considérer en premier l'analyse de cet événement perturbateur.

En situation finale, face à un sentiment de culpabilité qui le déborde et le ronge, le narrateur envisage plusieurs manières de s'en débarrasser. Comme la gestion de la culpabilité est un grand thème de la religion, une omniprésence de la religion n'est pas étonnante : nous l'avons déjà dans le choix de l'expression *juge-pénitent*. Etre un juge-pénitent est une stratégie par laquelle un individu en s'accusant de ses mauvaises actions et en se présentant comme « le dernier des derniers » (p. 146), en vient à susciter **une certaine empathie**²² et par là, les confidences et les manquements de ceux qui l'écoutent, pour ensuite s'autoriser par un « juste retour » un jugement sur les autres, ce qui lui rend une nouvelle dignité dans son indignité avouée ou risible. « Mieux je vous provoque à vous juger vous-même, ce qui me soulage d'autant. » (p. 146)

A son terme, le monologue nous offre le portrait d'un individu, avocat, puis juge-pénitent, qui n'est soucieux que de supériorité et de puissance. Même s'il a eu un moment de doute, il n'a comme maître-mot que le verbe « Dominer » : « Je n'ai pas changé de vie, je continue de m'aimer et de me servir des autres. Seulement, la confession de mes fautes me permet de recommencer plus légèrement et de jouir deux fois [...] ». » (p. 147)

Nous sommes fixés sur le personnage : il est dans une quête de toute-puissance. **Son point d'appui pour juger, c'est son Moi.**

L'événement perturbateur : le donjuanisme remis en question ?

Depuis *Le mythe de Sisyphe*, nous savons que le propre de l'homme absurde est de choisir la quantité plutôt que la qualité. C'est la fameuse formule : « Pourquoi faudrait-il aimer rarement pour aimer beaucoup ? »²³ Sans ambage, Clamence « aime » beaucoup; il a tout d'un donjuan. Ainsi il déclare : « Il faut d'abord savoir que j'ai toujours réussi, et sans grand effort, avec les femmes. » (p.61) Après cette proposition s'en suivent dans sa confession plus de douze pages sur la manière dont Clamence s'y prend pour séduire, se jouer de l'amour et éprouver l'attachement de ses conquêtes féminines. Le propos se conclut par ces mots : « [...] jamais plus gentil et gai avec l'une que lorsque je venais de quitter le lit d'une autre, comme si **j'étendais à toutes les autres femmes la dette** que je venais de contracter près de l'une d'elles. » (p. 72)

Ce qui doit nous intriguer dans ce passage, c'est **le terme dette** dont on retrouve un écho un peu plus loin : « Ah ! je ne mets aucune complaisance, croyez-le bien, à vous raconter cela. Quand je pense à cette période où **je demandais tout sans rien payer moi-même** [...] » (p.73)

²² Nous employons ce mot *empathie* car il s'agit bien de " piéger l'adhésion" de l'interlocuteur. Jacqueline Lévi-Valensi a en page 100 de son étude cette phrase : " La seule solution est d'être assez habile dans la confession pour qu'elle puisse provoquer celle des autres."

²³ Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, p.97.

Nous soulignons le « sans rien payer moi-même ». Il n'est pas question avec cette expression d'un non-respect d'une relation vénale ou contractuelle.

La dette²⁴ mentionnée se situe à un autre niveau que nous allons qualifier de "métaphysique" en ce sens que le jeu interpersonnel devrait déboucher sur un don, un dépassement de l'individu au profit d'un environnement qui l'a vu naître ou mieux « n'être » que par le concours des autres. « N'être » est restrictif car il n'est possible que de « naître » grâce au concours des autres et même d'un grand Autre, l'environnement. Ce rapport ontologique ou métaphysique dépasse tout rapport de réciprocité : « Vous recevez bien plus des autres que ce que vous pouvez leur donner. », mais eux n'en savent rien.

Ainsi toutes les femmes dont nous parle Clamence, ont eu « leur compte » : elles ont couché avec un bel avocat qui a pignon sur rue, elles l'ont peut-être vraiment aimé mais voilà, l'amour n'était pas réciproque...

Il reste que toutes ces femmes ne peuvent savoir ce que le don juan Clamence ressent de cette accumulation de jouissance. Or ici le héros nous dit qu'il découvre un sentiment : « Ne serait-ce pas la honte ? »(p. 73)

Don Juan et le problème de la dette

En principe, le don juan ne ressent pas de dette, et donc pas de honte... L'accumulation inhérente à la psychologie du donjuanisme ne donne pas lieu en principe à la découverte d'une dette et encore moins à un sentiment de honte. En fait, le sujet donjuanesque a l'intime conviction qu'il est en droit d'abuser de ses conquêtes comme réparation d'un manque fondamental, d'un déficit maternel²⁵... Or Clamence nous précise qu'il y a eu un événement qui a provoqué sa prise de conscience d'une dette : c'est le suicide d'une jeune femme dans la Seine pour laquelle il a eu pendant un instant une attirance physique : « Entre les cheveux sombres et le col du manteau, on voyait seulement une nuque fraîche et mouillée, à laquelle je fus sensible. Mais je poursuivis ma route, après une hésitation. » (p.75) Cette convoitise d'un instant l'engage d'autant qu'elle surgit sur fond de toute une jouissance accumulée : il n'en prend une vive conscience qu'avec le bruit qui, malgré la distance, [lui] parut formidable dans le silence nocturne, d'un corps qui s'abat dans l'eau. » (p. 75). Clamence ne bouge pas et n'avertit personne : « Je voulus courir et je ne bougeai pas. Je tremblais, je crois, de froid et de saisissement. Je me disais qu'il fallait faire vite [...]. J'ai oublié ce que j'ai pensé alors. « Trop tard, trop loin... » ou quelque chose du genre. » (p. 75)

Le principe juridique d'une non-assistance à personne en danger pourrait s'imposer ici mais il n'y a pas de témoin : il n'y a que Clamence et le cri de la suicidée dans la nuit.

Aussi ce qui le convoque à lui-même, ce n'est pas la loi juridique, c'est plutôt la conscience de l'étroite proximité entre le sentiment de satiété corporelle issu d'une relation amoureuse qu'il vient de quitter et la détresse de cette femme qu'il a une fraction de seconde désirée mais pour laquelle il ne tente rien. Lâcheté ? Engourdissement dû au bonheur physique ? Un constat : Clamence les veut toutes, il en a beaucoup mais il n'est pas prêt à risquer sa vie pour en sauver une seule. Vaut-il la peine de sauver une femme face au risque de perdre sa vie?

²⁴ Renvoi à notre étude : Spee B., (2009) , *Le principe de mortalité ou de dette généralisée*, Editions Onehope, Coll. Les Cahiers N°3, 35 pages

²⁵ Le lecteur se reportera à notre étude : Spee B.(août 2004), *Dom Juan, figure du terrorisme culturel de l'Occident* in *La Revue Nouvelle*, n° 8, Bruxelles. En accès libre sur le site : www.onehope.be

Editeur responsable : Spee Bernard / Belgique

Tous droits réservés. Sabam © SPEE octobre 2020 Site <www.onehope.be>

Un événement qui est un appel

On sait qu'on retrouve à deux reprises dans *Le Mythe de Sisyphe* l'interrogation de « savoir si on peut vivre sans appel »²⁶. Il semble bien que cette question continue d'obséder l'écrivain qui ici plus clairement qu'ailleurs y répond.

Le suicide de la jeune femme la nuit dans la Seine l'a interpellé, l'a appelé : « **A partir du soir où j'ai été appelé, car j'ai été appelé réellement, j'ai dû répondre ou du moins chercher la réponse.** » (p.89)

Il n'est pas surprenant que Camus emploie le terme *appeler*²⁷ : il s'agit bien d'entendre une voix qui est plus que le cri de la suicidée si nous le replaçons sur fond d'une dette de jouissance, il s'agit d'un appel de la vie au don de soi. Ce qui est en jeu, c'est de sauver la vie qui parcourt tous ces corps de femmes dont il a profité. Nous pourrions résumer l'ensemble de l'événement en disant ceci : « Si vous recevez beaucoup de la vie et des autres, vous devez donner en retour sinon un jour ou l'autre, vous serez pris en défaut de paiement... »

C'est encore ce problème d'une dette non-honorée qui est remise en question quand Clamence évoque dans l'épisode du pape ce souvenir : « Disons que j'ai bouclé la boucle le jour où j'ai bu l'eau d'un camarade agonisant. » (p. 133) En somme sa survie, il la doit à sa « consommation » de la vie d'un autre.

La découverte du problème d'une dette ontologique, pour l'écrivain Camus, s'enracine dans un vécu, dans un moment difficile de son existence : « Le cri de la jeune femme que Clamence ne sauve pas. C'est aussi le cri de Francine - Albert ne l'a pas écouté ou entendu -, et d'autres femmes. »²⁸ En parallèle, nous lisons cet aveu terrible de Clamence : « Il n'est pas, je crois, un seul des êtres que j'aie aimés que, pour finir, je n'aie aussi trahi. » (p. 91)

Quand un saut autobiographique s'impose

Après une vie amoureuse très libre et après un premier mariage qui sera un échec, Camus se remarie en décembre 1940 avec Francine Faure. Cette jeune fille appartient à une famille bourgeoise d'Oran. Jolie et brillante - elle est mathématicienne et musicienne classique, interprète de Bach - ils auront ensemble des jumeaux. La vie du couple n'est pas une évidence avec la guerre, les va-et-vient entre Paris et Alger mais surtout avec les nombreuses infidélités de Camus. Les tensions publiques de 1951 et la rupture qui interviendra l'année suivante avec le milieu parisien sartrien, viendront abîmer, voire détruire l'image de « l'écrivain au-dessus de la norme ». Depuis longtemps Francine Camus connaît un état dépressif²⁹ qui, en 1954, s'aggrave et s'accompagne d'une tentative de suicide³⁰. « La belle-famille attribue de plus en plus la dépression de Francine aux infidélités d'Albert, surtout sa liaison avec Maria³¹. » On lira dans la biographie de Todd des pages terribles sur les traitements encourus par Francine pour sortir de sa dépression. Camus est petit à petit désespéré, il en perd le goût d'écrire. Ce

²⁶ Camus A., *Le Mythe de Sisyphe*, Edition Gallimard, Coll. Idées N°1, Paris, p. 76 et p. 84.

²⁷ Nous renvoyons le lecteur à notre étude N° 19 " *Camus à l'épreuve de La Peste ou La transcendance de l'appel* ", Editons Onehope, vol. II, 2020, Liège, 24 pages.

²⁸ Todd O., idem, p.879.

²⁹ "Les contradictions accumulées, depuis des années, entre une réalité conjugale insupportable pour l'épouse et les automatismes de comportement, plus ou moins auréolés d'une philosophie donjuanesque flatteuse, tournèrent au drame." in Abbou A. idem, p.38.

³⁰ Todd O., idem, p. 810. "Sa chambre est maintenant au premier étage. Les fenêtres sont ouvertes. Francine les a-t-elle ouvertes ? En tout cas, elle a sauté."

³¹ Il s'agit de Maria Casarès. On se reportera à Todd, idem, p. 829.

délitement conjugal se fait sur fond des atteintes à l'image du grand écrivain adulé³² et sur les souvenirs d'un passé où Sartre, Camus et Simone de Beauvoir partageaient les plus larges confidences. « La famille sartrienne était au courant des tensions entre Francine et Albert- et de la dépression. »³³

Aussi quand paraît en 1954 et est couronné l'ouvrage *Les Mandarins* de Simone de Beauvoir par le Goncourt, c'est tout Paris qui rit de l'écrivain de *La Peste* et de son docteur Rieux qui se voulait tout à son métier de secouriste mais qui envoie sa femme se faire soigner dans un établissement de santé...

« Ce n'était pas facile; j'ai longtemps erré. Il a fallu d'abord que ce rire perpétuel, et les rieurs, m'apprirent à voir plus clair en moi, à découvrir enfin que je n'étais pas simple. [...] Toujours est-il qu'après de longues études sur moi-même, j'ai mis à jour la duplicité profonde de la créature. » (p.89-90) Les accents douloureux de ce passage ont tout pour faire écho à cette période des années 51-54 qui précède l'année de la rédaction de *La Chute*.

Etayons notre propos.

L'assassinat médiatique d'Albert Camus par l'élite parisienne sartrienne

A lire la biographie d'Olivier Todd, on acquiert la conviction que les attaques de Sartre et Jeanson dans *Les Temps Modernes* en 1951 trouveront une forme vulgarisée avec le livre *Les Mandarins* de Simone de Beauvoir, livre publié en 1954 chez Gallimard et couronné par le prix Goncourt. Le but de ce "roman" est bien de tourner en ridicule l'écrivain. Camus fait indirectement allusion à l'effet recherché en parlant d'un événement que son héros Clamence entend « en novembre, deux ou trois ans avant le soir où j'ai cru entendre rire dans mon dos. » (p.74)

Nous partons du fait couramment admis que l'événement catalyseur fut la polémique de 1951 : elle entraîna l'année suivante la brouille avec Sartre suivie deux ans plus tard en décembre 1954 de la publication de *Mandarins*. D'après Olivier Todd, « Les Mandarins devient un immense règlement de compte, rédigé dans les deux années suivant la polémique avec Sartre. »³⁴

L'addition des deux attaques est une des plus incroyables tentatives de disqualification³⁵ qu'a entreprise le milieu parisien sartrien contre Camus, et ce, avec la complicité de l'éditeur Gallimard. « *Les Mandarins* est un exercice acharné de dénigrement. » écrit encore Olivier Todd. De fait, après la lecture des *Mandarins*, tout Paris pouvait rire du "saint laïque" Albert Camus et de sa « morale de Croix-Rouge »³⁶ et c'est ce qui s'est passé. Camus en sort blessé, meurtri : il aurait pu très bien ne jamais s'en relever. A un journaliste évoquant son absence de réaction, Camus répondra: « On ne discute pas avec les égouts. »³⁷ A la famille sartrienne, sa véritable réponse sera *La Chute* écrit rapidement en 1955 et publié en 1956.

³² Notons qu'au moment de la remise du prix Nobel de littérature en 1957, Camus écrit explicitement à sa nouvelle compagne Mi que c'est avec Francine Camus qu'il ira à Stockholm car dit-il, "Francine a été à la peine, il est normal qu'elle soit à l'honneur." Todd, idem, p. 954 dans le chapitre intitulé "*Le prix à payer*".

³³ Todd O, idem, p.830

³⁴ Todd O., idem, p. 829.

³⁵ Todd O., *Camus Une vie*, p.832.

³⁶ Rappelons que cette expression est due à Jeanson. in Todd, idem, p.773. Elle est méprisante car dans sa forme première, la critique avait été formulée par Bernard d'Astorg dans la revue *Esprit* avec la phrase suivante : "Tarron n'aurait pas été alors sur les barricades mais dans les équipes de la Croix-Rouge". cité par Lévi-Valensi J., *La Peste d'Albert Camus*, Editions Gallimard, Coll. Foliothèque n°8, 1991, p.176.

³⁷ Todd O., idem, p.832.

Petites Etudes Littéraires

Nous avons dans *La Chute* un bel et long écho de cette « querelle de famille » :

« Observer votre propre famille³⁸, vous serez édifié. Mon cher ami, ne leur donnons pas de prétexte à nous juger, si peu que ce soit! Ou sinon, nous voilà en pièces. Nous sommes obligés au même prudence que le dompteur. S'il a le malheur, avant d'entrer dans la cage, de se couper avec son rasoir, quel gueuleton pour les fauves !

J'ai compris cela d'un coup, le jour où le soupçon m'est venu que, peut-être, je n'étais pas si admirable. Dès lors, je suis devenu méfiant. Puisque je saignais un peu, j'y passerais tout entier : ils allaient me dévorer.

Mes rapports avec mes contemporains étaient les mêmes, en apparence, et pourtant devenaient subtilement désaccordés. Mes amis n'avaient pas changés. Ils vantaient toujours à l'occasion, l'harmonie et la sécurité que l'on trouvait auprès de moi. Mais je n'étais sensible qu'aux dissonances, au désordre qui m'emplissait; je me sentais vulnérable, et livré à l'accusation publique. Mes semblables cessaient d'être à mes yeux l'auditoire respectueux dont j'avais l'habitude. Le cercle dont j'étais le centre se brisait et ils se plaçaient sur une seule rangée, comme au tribunal. A partir du moment où j'ai appréhendé qu'il y eût en moi quelque chose à juger, j'ai compris, en somme, qu'il y avait en eux une vocation irrésistible au jugement. Oui, ils étaient là, comme avant, mais ils riaient. »³⁹

Cette narration renvoie clairement à ce cercle d'amis parisiens où Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir distribuaient des bons points et des anathèmes. Mais Camus n'en reste pas à ces allusions.

Très subtilement, étant donné que le portrait de Jean Baptiste Clamence multiplie à l'envi les ambiguïtés, Camus peut combiner plusieurs comportements de débauche, celui de don Juan mais aussi des agissements plus pervers comme ceux de Jean-Paul Sartre avec Simone de Beauvoir dont il faudra attendre des années avant qu'ils ne soient rendus publics.

En mêlant des aspects de sa vie, de la vie des sartriens et de l'histoire du Christ, Camus avec son Jean-Baptiste se cache et rend floue toute identification : « C'est moi, c'est pas moi; c'est Sartre, c'est pas Sartre. »

Cependant un passage en page 110 de *La Chute* esquisse un dévoilement qui pouvait être reconnu par les « amis » :

« On me vit dans un hôtel, voué à ce qu'on appelle le péché, vivre à la fois avec une prostituée mûre et une jeune fille du meilleur des mondes. Je jouai les chevaliers servants avec la première et mis la seconde à même de connaître quelques réalités. Malheureusement la prostituée avait une nature fort bourgeoise : elle a consenti depuis à écrire ses souvenirs pour un journal confessionnel très ouvert aux idées modernes. La jeune fille, de son côté, s'est mariée pour satisfaire ses instincts débridés et donner un emploi à ses dons remarquables. »⁴⁰

³⁸ "Tu sais que nous avons tous les trois un déjeuner hebdomadaire à jours fixes, pendant des années..." confie Camus à Poncet. in Todd O. , idem, p.828.

³⁹ Camus A. , *La Chute*, p.83.

⁴⁰ Ibidem, p. 110.

Ce passage⁴¹ est sans équivoque un renvoi aux pratiques amoureuses et sexuelles discutables de Simone de Beauvoir dans les années 1936 où elle séduisait comme prof de jeunes élèves pour ensuite les refiler à Jean-Paul Sartre : « Il fallait nourrir le génie... » Camus⁴² refusa poliment cette entremetteuse. Cette évocation du trio amoureux sartrien n'est pas loin d'être une annonce de ce que Simone de Beauvoir était probablement en train d'écrire et qui s'appellera *Les mémoires d'une jeune fille rangée* (paru en 1958) mais où elle atténuera son jeu pervers. Le vrai visage de celle qui passe pour la papesse du féminisme ne sera dévoilée dans son exacte attitude⁴³ qu'en 2006 avec le livre de Bianca Lamblin *Les mémoires d'une jeune fille dérangée*.

La transcendance d'un appel qui n'a rien de religieux

Prendre sur soi les pratiques des autres, n'est-ce pas le meilleur moyen de cacher pour une part un règlement de compte *ad hominem*⁴⁴? Il semble bien. Si des choses peuvent être dites sur les pratiques du couple Sartre-de Beauvoir, c'est parce que Clamence mêle l'authentique comportement donjuanesque camusien à une attitude de dérision générale pour fuir le sentiment de culpabilité qui l'assaille. Clamence ne se gêne pas pour pratiquer l'amalgame, pratique que Sartre⁴⁵ avait reproché Camus lors de leur querelle : « Je me mis à conseiller l'amalgame comme méthode de défense. [...] Il s'agissait de défendre le voleur en faisant valoir les crimes de l'honnête homme, l'avocat en l'occurrence. » (p.99)

Clamence en abuse porté par un souci de dérision générale. Ainsi peut-on lire ce passage : « Je m'obligeais à visiter régulièrement les cafés spécialisés où se réunissaient nos humanistes professionnels. Mes antécédents m'y faisaient naturellement bien recevoir. Là, sans y paraître, je lâchais un gros mot ; « Dieu merci ! » disais-je ou tout simplement : « Mon Dieu... » (p. 98)

Cependant dans cette dérision générale, il y a un risque vis-à-vis des existentialistes sartriens à commencer par ce partage du même prénom *Jean* entre *Jean-Baptiste* Clamence et *Jean-Paul* Sartre⁴⁶. Ce commun pourrait faire penser que Clamence serait pour une moitié Camus, pour l'autre Sartre⁴⁷.

⁴¹ Ce passage fait écho à la note 103 de la page 53 du livre d'Abbou, note qui renvoie aux écrits de Simone de Beauvoir, en particulier aux *Lettres à Sartre*, tome 1 et 2, Gallimard, 1994. " En 1936, enseignants à Paris, Sartre et Beauvoir s'installèrent, à des étages différents, dans un hôtel commun, situé dans le quatorzième arrondissement, où fut invitée fréquemment Olga, amante de Simone et maîtresse de Sartre. Olga fut ensuite mariée à l'un des anciens élèves de Sartre, devenu amant de Simone."

⁴² Todd O., idem, p. 828. On peut lire ceci : "Un jour elle est venue dans mon bureau pour me dire que son amie aimerait coucher avec moi. J'ai répondu qu'en la matière, j'avais l'habitude de choisir seul. C'est une humiliation qu'une femme comme elle n'oublie pas."

⁴³ Bien de paroles se libèrent aujourd'hui. Nous pensons à l'ouvrage *Le consentement* de Vanessa Springora. Ces paroles interrogent la question de savoir si les écrivains et leurs éditeurs peuvent tout se permettre au nom de la Littérature. On peut dire que la question a été posée avec la parution des *Sommanbules* de Arthur Koestler.

⁴⁴ Abbou souligne le problème rencontré par Camus : " Le grand défi que rencontra Camus, dans son projet de récit ou de nouvelle, fut, semble-t-il, de privilégier, comme sujet principal, l'une ou l'autre des crises qui ébranlèrent sa conscience presque de façon concomitante : sa mise en cause privée comme époux, sa mise en cause publique comme intellectuel." in Abbou A., *Albert Camus entre les lignes Adieu à la littérature ou fausse sortie ? 1955-1959*, Editions Séguier, 2009, Biarritz, p. 51.

⁴⁵ "Sartre et Jeanson co-auteurs de *La Chute*" p. 128 in Guérin, *Camus portrait de l'artiste en citoyen*, Editions François Bourin, 1993.

⁴⁶ Tout comme Boris Vian se moquera dans *L'Ecume des jours* de Sartre en le baptisant Jean-Sol Partre.

⁴⁷ Nous rejoignons le point de vue d'Olivier Todd : "Dans *La Chute*, Clamence présente un profil de Camus et un de Sartre." In Todd, idem, p.886.

Outre la nomination religieuse de Clamence, le risque d'une grande accointance avec le Christianisme se retrouve par l'importance accordée au thème de la culpabilité, instrument majeur de l'institution religieuse. Aussi Camus doit convaincre que la racine de sa découverte d'une dette par Clamence est purement ontologique, que la dette en question ne doit rien à la logique chrétienne. Il n'est pas anodin de rappeler qu'après la parution de *La Peste*, Camus s'est vu affubler du surnom de « saint laïque »⁴⁸.

Aussi depuis cette appellation de « saint laïque », Camus doit *via* le discours de Clamence éviter l'accusation de pratiquer l'amalgame, il doit rester fidèle à l'athéisme qui a cours dans l'élite parisienne. La solution de Camus sera de se lancer dans une critique acerbe de la personne du Christ ...

Le Christ coupable de la mort d'innocents ?

Dans sa recherche pour s'affranchir du rire et au-delà, de la culpabilité, Clamence s'attaque à tout un héritage religieux. C'est d'abord du choix de sa propre nomination que Clamence doit répondre : « Bien entendu, je ne vous ai pas dit mon vrai nom. » (p. 21)

D'emprunt, son prénom et son nom sont une directe évocation au prophète Jean Le Baptiste qui annonçait la venue d'un sauveur pour l'Humanité, le Christ. Si le narrateur connaît manifestement bien le texte évangélique quand il fait référence au désert et à son vêtement en poils de chameau (p. 13), il ne tarde pas à souligner que son identité a tout de celle d'un imposteur, quelqu'un qui nous trompe sur son identité.

Après s'être moqué de cartes de visite où s'indiquerait la vraie identité - quelle horreur d'être classé une fois pour toutes ! - d'une personne comme « Dupont, philosophe froussard, ou propriétaire chrétien, ou humaniste adultère, on a le choix vraiment. Mais ce serait l'enfer ! » (p. 52), le héros poursuit cependant en précisant la sienne : « une face double, un charmant Janus, et au-dessus, la devise de la maison : « Ne vous y fiez pas. » Sur mes cartes de visite : « Jean-Baptiste Clamence, comédien. » (p. 52)

Que son identité soit celle d'un imposteur, il nous en convainc quand il nous montre son acharnement à démontrer que le Christ est loin d'être un individu sans péché : en réalité, le Christ souffrirait d'une énorme culpabilité, celle de porter une responsabilité dans le massacre des saints Innocents⁴⁹, ces « enfants de la Judée massacrés pendant que ses parents l'emmenaient en lieu sûr, pourquoi sont-ils morts sinon à cause de lui ? » (p. 118-119) Et le narrateur d'en déduire un sérieux soupçon sur l'attitude du Christ : « Sachant ce qu'il savait, connaissant tout de l'homme [...], confronté jour et nuit à son crime innocent, il devenait trop difficile pour lui de se maintenir et de continuer. Il valait mieux en finir, ne pas se défendre, mourir, pour ne plus être seul à vivre [...]. » (p. 119)

Donc la démarche du Christ serait celle de quelqu'un qui cherche la mort pour être libéré d'une culpabilité trop lourde à porter. En somme, l'idée est que le Christ ne pouvait supporter cette condition humaine qu'a découverte Tarrou, à savoir celle d'être un « meurtrier innocent ».

Il est intéressant de relire le passage de *La Peste* qui y fait écho :

⁴⁸ "Camus reçoit de l'intelligentsia parisienne, au moment de la parution de *La Peste*, l'étiquette de "saint laïque"" in Lévi-Valensi J., *La Chute d'Albert Camus*, Editions Gallimard, Coll. Folio n°50, p. 24.

⁴⁹ Cet épisode évangélique n'a pas l'aval des historiens. De l'avis des exégèses, l'introduction d'un micro-récit racontant le sauvetage du héros nouveau-né lors d'un massacre est d'usage courant dans le genre évangélique. Le genre littéraire évangélique date de l'époque romaine : il est un récit biographique composé pour mettre en scène l'arrivée d'un nouvel empereur.

Petites Etudes Littéraires

« Cela fait longtemps que j'ai honte, honte à en mourir d'avoir été, fût-ce de loin, fût-ce dans la bonne volonté, un meurtrier à mon tour. Avec le temps, j'ai simplement aperçu que même ceux qui étaient meilleurs que les autres ne pouvaient s'empêcher aujourd'hui de tuer ou de laisser tuer parce que c'était dans la logique où ils vivaient et que nous ne pouvions pas faire un geste en ce monde sans risquer de faire mourir. Oui, j'ai continuer d'avoir honte, j'ai appris cela, que nous étions tous dans la peste, et j'ai perdu la paix. Je la cherche encore aujourd'hui, essayant de les comprendre tous et de n'être l'ennemi de personne. »⁵⁰

Selon le point de vue de Tarrou, nous devons notre existence - où qu'on soit - au sacrifice ou au meurtre d'autres vies. Appliquée au Christ, cette proposition est une inversion majeure par rapport au texte ! Le Christ serait mort non pas parce qu'il « aimait » la condition humaine mais parce qu'il ne la supportait pas : il n'a pas donné sa vie pour une humanité à libérer mais pour la fuir. « Continuer, seulement continuer, voilà ce qui est surhumain. Et lui n'était pas surhumain, vous pouvez m'en croire [...] » (p. 120)

Camus *via* Clamence tente de disqualifier la démarche du Christ ce qui, en conséquence, confirme la vacuité de la nomination de Jean-Baptiste : c'est un faux prophète qui crie dans le désert, il ne travaille pour aucun sauveur à venir, il ne « roule » que pour lui-même. Une telle disqualification permet au lecteur d'entendre que Jean-Baptiste Clamence a peu à voir avec le vrai Jean Le Baptiste, et que par conséquent, Clamence est en concordance idéologique avec l'incroyance de Camus et avec l'athéisme des existentialistes sartriens. Et qui sait ? avec le quidam contemporain dont le héros prétend être le miroir.

La religion comme machine à blanchir ?

Clamence n'en reste pas à une critique de la personnalité du Christ, il démonte les contradictions de l'institution Eglise ce qui est une façon indirecte de réfléchir sur l'utopie révolutionnaire ou totalitaire, une façon de rouvrir le débat de *L'Homme révolté*. C'est le fameux épisode du pape : durant la guerre, Clamence, sous un autre nom, se retrouve dans un camp de prisonniers en Tunisie et il y rencontre un jeune français qui déclare « qu'il fallait un nouveau pape qui vécut parmi les malheureux, au lieu de prier sur son trône, et que le plus vite serait le mieux. » (p. 131) Clamence se prête au jeu du jeune français, genre Duguesclin⁵¹ : « Qui d'entre nous, dit-il, a le plus de faiblesse ? » Par plaisanterie, je levai le doigt, et fus le seul à le faire. » (p. 131) Et voilà que Clamence est élu et il se révèle que dans son rôle, l'élu doit gérer le manque d'eau dans le camp entre les prisonniers : « J'administrerais la souffrance. Je me suis aperçu alors qu'il n'était pas si facile qu'on le croyait d'être pape [...] » (p. 132) S'en suit le constat : « Selon l'état de mes camarades, ou les travaux qu'ils avaient à faire, j'avantageais tel ou tel. Ces distinctions mènent loin. » (p. 132) Un peu après, en tant qu'autorité, Clamence estime qu'il peut sacrifier un prisonnier malade pour se maintenir...

Ce micro-récit est une pure fiction, il met en évidence que malgré les meilleures intentions du monde comme celle de servir les plus déshérités et celle d'un choix de ses dirigeants sur base d'un aveu public de leurs faiblesses, une telle institution en vient contre toute attente à sacrifier des individus pour se maintenir. Et Camus de formuler cette maxime sublime selon laquelle « Les empires et les églises naissent sous le soleil de la mort. » (p. 133)

⁵⁰ Camus, *La Peste*, p.274-275.

⁵¹ Noble français qui s'est illustré durant la guerre de Cent Ans par son dévouement, il avait pour habitude de recommander à ses combattants : "N'oubliez pas ce que je vous ai répété mille fois, qu'en quelque pays que vous fassiez la guerre, les gens d'église, les femmes, les enfants, et même le peuple ne sont point vos ennemis."

Editeur responsable : Spee Bernard / Belgique

Tous droits réservés. Sabam © SPEE octobre 2020 Site <www.onehope.be>

En conclusion, quoi qu'elles fassent, les sociétés humaines n'échappent pas à une loi sociologique, celle d'un matérialisme historique où la structure hiérarchique du collectif commande le sacrifice d'individus selon des critères explicites. Il y a donc une violence inhérente au fonctionnement des sociétés qui organisent par des lois, *via* par exemple un service militaire, le potentiel sacrifice d'un certain nombre d'individus pour garantir sa défense, sa survie. Camus en sait quelque chose avec la disparition de son père lors de la guerre de 14/18, ce pied-noir mort en France, ce père qui fut malade d'avoir assisté une exécution capitale commandée par un juge... Aussi que l'État, même sous prétexte d'utopie sociale, puisse faire du meurtre, voire de la terreur une condition pour installer un état final de bien-être, ne peut que jeter la suspicion et conduire à un jugement négatif chez Camus. C'est ce jugement critique enraciné sur sa propre histoire et sur l'histoire humaine qui amorcera la rupture entre Sartre et Camus.

Retour sur la polémique entre Sartre et Camus

La polémique entre Sartre et Camus prend sa source avec l'adhésion des existentialistes sartriens au communisme. Dans son parcours personnel, Camus avait eu « l'occasion » de son côté de rompre avec le parti communiste en 1937⁵² alors qu'il était en Algérie.

Pour les existentialistes parisiens, le communisme en tant que système de pensée est une opportunité morale car il permet de donner une valeur éthique à leur courant de pensée qui était taxé d'amoral tant il pouvait passer pour purement bourgeois et comme favorisant directement la logique capitaliste : ce fut de fait la critique formulée très tôt par Lucien Goldmann.

Ainsi, après le ralliement des surréalistes dans l'entre-deux guerre, le communisme devient la bonne conscience, la conscience morale d'un existentialisme sartrien qui s'en trouvait dépourvu⁵³. Il semble bien que l'obligation de ne répondre que des seules valeurs qu'on se choisit soi-même, ne suffit pas à faire de l'individu un être moral : une telle posture ne construit qu'un individualiste affirmé et déconnecté de tout bien commun.

En arrimant la philosophie existentialiste à l'utopie communiste, le penseur existentialiste sartrien sortait de son isolement au profit d'une tension vers un idéal collectif : c'est cette orientation que Camus dénoncera comme trompeuse et illusoire. Il se trouvera que Camus aura raison à un double titre, d'abord, en théorie et, ensuite, devant le tribunal de l'Histoire.

En théorie tout d'abord - et ce n'en déplaît à Sartre qui qualifiait Camus de « piètre philosophe » - Camus, fort imprégné de la lecture de Dostoïevski, a bien perçu que l'utopie communiste dans sa précipitation révolutionnaire était une façon violente et totalitaire de réaliser une société juste, égalitaire et harmonieuse mais en supprimant la liberté, source d'une attitude morale qui peut ne pas se produire. Bref, l'exigence révolutionnaire imposait et croyait réaliser un idéal moral en supprimant la liberté, mais dans les faits, elle se construisait sur les massacres d'une classe, sur l'élimination d'individus, voire sur leur extermination⁵⁴. Ces crimes étaient présentés comme légitimes car la violence recommandée serait la dernière fois dans l'Histoire,. C'est là

⁵² Le chapitre "Agent provocateur..." dans Todd O., *Camus*, p. 180-208.

⁵³ "Camus et Sartre affrontent l'éternel problème des bases d'une morale si l'on ne croit pas en Dieu." in Todd, idem, p. 426

⁵⁴ "La Tcheka ne lutte ni pour la justice ni contre tel ou tel individu. Nous sommes l'organe d'extermination de la bourgeoisie en tant que classe." Déclaration de Félix Dzerjinski, septembre 1918 (D'après J-M Lambin[dir.], Histoire 1, Paris, Hachette, 1994, p. 97.

que Marx et consorts se sont trompés sur la nature humaine en voulant forcer l'utopie pour ne plus avoir besoin de la dimension morale.

Ensuite, les faits historiques ont donné raison à Camus. L'utopie communiste s'est muée en un des plus grands totalitarismes de l'Histoire. Après avoir copié Staline, Mao Sté-Toung a voulu corriger l'erreur de la théorie marxiste en ajoutant à la révolution socio-économique une *révolution culturelle* qui devait être la mise en place d'une révolution permanente, substitut laïque au déficit d'un examen de conscience efficace. Forçant cette révolution permanente en se basant sur un conflit de générations, les jeunes devant dénoncer les plus vieux dans leurs tendances bourgeoises, le projet de Mao mettra en péril toute la structure, voire l'existence de l'Etat chinois. Mao devra se résoudre à l'arrêter en recourant à l'armée... Constat final : la dimension morale ne peut s'obtenir que par un discours, une parole et l'exemple.

Face à l'orientation « marxo-existentialiste »⁵⁵ qu'il a contestée avec *L'Homme révolté*, Camus s'est retrouvé bien seul. Son jugement de morale politique à propos du marxisme a amené ses adversaires à porter le fer sur la moralité personnelle de l'écrivain dont les infidélités ont failli entraîner le suicide de son épouse Francine : disqualifier le jugement politique par un jugement sur la vie privée... Pour contre-attaquer et contre toute attente, Camus est parti de sa vie privée, il a entrepris une critique de son donjuanisme. Par cette autocritique⁵⁶, il s'est donné aussi l'occasion de rechercher et de découvrir ce que Sartre a précisément désigné comme le « fait moral ». De plus avec l'épisode du pape, il réussit à réaffirmer la question morale face à la logique étatique mais avec son concept de juge-pénitent, il retrouve l'individualisme sartrien. En effet le point d'appui de la stratégie d'autocritique que Clamence a mise en place, remet l'individu au centre. Une fois ce point d'appui assuré, Clamence sait qu'il peut se retourner et se retrouver en « droit de juger » en tant que *juge-pénitent* : c'est le cadre fictionnel, le « concept » selon lequel les aveux de faiblesse du héros provoqueraient en retour une prise de conscience chez ses adversaires qui lui diront qu'il n'est pas si mauvais que ça. Ce serait donc un éventuel ou hypothétique mouvement d'empathie de ses interlocuteurs qui lui permettrait incidemment de les juger. Dans ce processus, il n'y a pas de présence explicite de lois : les jugements ne se font que sur la surenchère des mauvaises actions exprimées par les acteurs. L'éviction des lois dans le processus atteste d'une haine des lois et des juges qu'il nous faut mieux comprendre.

Du rapport aux lois et aux juges

Si une société administre la souffrance et éventuellement la peine de mort, elle encadre en principe cette violence sur ses propres sujets dans des limites définies par des lois. Ces lois sont appliquées par des juges. Or on observe dans le monologue de *La Chute* combien le héros en tant qu'avocat est dans la haine des juges et donc, du principe même de la loi.

Avocat à Paris, Clamence a « un mépris instinctif envers les juges. » (p.22). Il concède qu'« On ne peut pas nier que, pour le moment, du moins, il faille des juges, n'est-ce pas ? Pourtant je ne pouvais concevoir qu'un homme se désignât lui-même pour exercer cette surprenante fonction. » (p. 22). Un peu plus loin, on peut lire : « Ma profession me plaçait

⁵⁵ Todd O, idem, p.890.

⁵⁶ "Le contraire de l'innocence, c'est parfois la culpabilité, et toujours la responsabilité - de Camus face à Francine ou d'autres. Séparée de Camus qui habite rue de Chanaleilles, Francine a tout à fait compris le livre." in Todd, idem, p. 885.

au-dessus du juge que je jugeais à son tour, au-dessus de l'accusé que je forçais à la reconnaissance. Pesez bien cela, cher monsieur : je vivais impunément. Je n'étais concerné par aucun jugement [...] » (p.30)

Par ces deux extraits, on peut comprendre que le héros déteste les lois et que s'il est avocat, c'est pour mieux les contourner : il veut se placer au-dessus d'elles par son souci majeur de libérer ou d'innocenter tous ses clients. Libérer l'individu des jugements de la justice ou l'innocenter sont le leitmotiv de l'avocat Clamence ce qui le place dans les apparences d'une logique humanitaire.

Son engagement comme avocat se fait cependant dans d'étroites limites : « J'apprenais du moins que je n'étais pas du côté des coupables, des accusés, que dans la mesure exacte où leur faute ne me causait aucun dommage. [...] Quand j'étais menacé, je ne devenais pas seulement un juge à mon tour, plus encore, un maître irascible qui voulait, hors de toute loi, assommer le délinquant et le mettre à genoux. » (p. 61)

Cette petite allusion se confirme sans aucune ambiguïté plus loin dans sa confession : « Maître ! Pourquoi pas ? ».

Écoutons Clamence : « Comme si mon véritable désir n'était pas d'être la créature la plus intelligente ou la plus généreuse de la terre, mais seulement de battre qui je voudrais, d'être le plus fort enfin, et de la façon la plus élémentaire. » (p. 190)

Alors qu'au début de son parcours personnel, le héros n'avait - paraît-il - qu'une « valeur » : « Autrefois, je n'avais que la liberté à la bouche. » (p.138).

Clamence n'aurait-il été un adepte du mouvement existentialiste que pour mieux cacher une aspiration à la toute-puissance ?

Un faux avocat et un faux humanitaire ?

Clamence est avocat pour passer pour un humanitaire mais dans les faits, il n'a que l'affirmation de son moi comme règle. Pour échapper au rire et à tous ces juges improvisés, la solution inventée par Clamence est de surenchérir : il s'agit de devenir un juge-pénitent.

Dans ce cas de figure, l'individu s'il est l'objet d'un jugement, victime, il tentera en s'accablant de susciter l'empathie de son interlocuteur pour que ce dernier s'avoue coupable de quelques mauvaises actions. « Il fallait s'accabler soi-même pour avoir le droit de juger les autres. » (p. 144). Ce comportement de juge-pénitent conduit à une évolution sociale désastreuse. Dès qu'il est menacé d'être jugé comme « pas assez humanitaire », il devient un juge sans loi, qui ne souhaite être que dans un rapport de force. Il est un individu qui ne veut pas de loi mais qui, dans le même temps, ne supporte pas d'être l'objet d'un jugement... Serait-ce ça le jeu de la liberté ?

« Puisque nous sommes tous juges, nous sommes tous coupables les uns devant les autres, tous chrétiens à notre vilaine manière, un à un crucifiés, et toujours sans le savoir. » (p. 123)

Dans ce jeu, il n'y a pas de lois... Clamence découvre qu'il est insupportable d'être jugé sans loi : « Celui qui adhère à une loi ne craint pas le jugement qui le replace dans un ordre auquel il croit. Mais le plus haut des tourments humains est d'être jugé sans loi Nous sommes pourtant dans ce tourment. » (p.123-124)

Du coup apparaissent des tas de juges qui s'improvisent : « Les prophètes et les guérisseurs se multiplient, ils se dépêchent pour arriver avec une bonne foi, ou une organisation impeccable, avant que la terre ne soit déserte. » (p. 124)

Au final, tout le monde devrait se retrouver coupable. « Nous ne pouvons affirmer l'innocence de personne, tandis que nous pouvons affirmer à coup sûr la culpabilité de tous. Chaque homme témoigne du crime de tous les autres, voilà ma foi et mon espérance. » (p. 166) Mais pour quelle vie en société ?

Vers la fin de la démocratie ?

Une configuration où tous sont coupables et tous sont juges, engendre une situation de confusion où la liberté est maximalisée et solitaire. Dans son obsession à souligner la réversibilité du jugement, le texte du monologue délivre à quatre reprises la répétition de l'expression « *L'essentiel est de...* ». Cette répétition syntaxique est l'indice que l'attention du lecteur doit être mobilisée comme s'il y avait chez l'auteur la crainte de ne pas arriver à dire l'essentiel. Aussi nous essaierons de rattacher ces quelques morceaux clefs dits « essentiels ».

Dans la confusion générale, très vite apparaît une tentation : « L'essentiel est de n'être plus libre et d'obéir, dans le repentir, à plus coquin que soi. Quand nous serons tous coupables, ce sera la démocratie." » (p. 142) Ce coquin, dans le mélange des confidences de Clamence, pourrait tout aussi bien renvoyer à Sartre qu'à Simone de Beauvoir⁵⁷ quand on lit ce que les deux derniers ont pu écrire quelques années après la mort de Camus⁵⁸.

« Mais justement il n'y a plus de père, plus de règle ! On est libre, alors il faut se débrouiller [...]. » (p.140-141)

« L'essentiel est que tout devienne simple, comme pour l'enfant, que chaque acte soit commandé, que le bien et le mal soient désignés de façon arbitraire, donc évidente. » (p.141)

« Mais sur les ponts de Paris, j'ai appris moi aussi que j'avais peur de la liberté. **Vive donc le maître, quel qu'il soit, pour remplacer la loi du ciel.** » (p. 141-142)

Mais celui qui choisit consciemment la stratégie d'être un juge-pénitent, a un avantage sur le commun des mortels : il sait qu'il aura le pouvoir.

« "J'étais le dernier des derniers." Alors insensiblement, je passe, dans mon discours, du « je » au « nous ». Quand j'arrive au « voilà ce que nous sommes », le tour est joué, je peux leur dire leurs vérités. Je suis comme eux. » (p. 146)

« J'ai eu tort, au fond, de vous dire que l'essentiel était d'éviter le jugement. L'essentiel est de pouvoir tout se permettre, quitte à professer de temps à temps, à grands cris, sa propre indignité. » (p.147)

Au final, Clamence a l'air de dire qu'il est prêt à être le plus coquin de tous : « Quelle ivresse de se sentir Dieu le père et de distribuer des certificats de mauvaise vie et moeurs.[...] Je regarde monter vers moi, sortant des brumes et de l'eau, la multitude du Jugement dernier. » (p. 149)

Après avoir dit qu'il n'y avait plus de père, voici Clamence se proclamant Dieu le père pour organiser le Jugement dernier. Un comble !

⁵⁷ Pour une vue d'ensemble à propos de l'attitude de Simone de Beauvoir, nous renvoyons à l'article de Jeanyves Guérin, *Simone de Beauvoir*, p. 80-81 in Dictionnaire *Albert Camus*, Editions Robert Laffont, Coll. Bouquins, 2009, 975 pages.

⁵⁸ Pour Sartre en 1972 : " C'était un petit truand d'Alger, très marrant qui aurait pu écrire quelques livres mais plutôt truand, au lieu de ça on a l'impression que la civilisation lui a été plaquée dessus et qu'il a fait ce qu'il a fait, c'est-à-dire rien." in Todd, idem, p.1142 note 7 ou " Sartre s'exprime peu sur Camus. Lors qu'il le fait, c'est pour évoquer leur amitié - son cadet "reste le petit voyou d'Alger" (*Situations X*) - il fait peu de cas de son oeuvre. Le copain n'a jamais été un égal." in l'article de Jeanyves Guérin, *Jean -Paul Sartre*, p.823 Collectif, *Dictionnaire Albert Camus*, Editions Robert Laffont, Coll. Bouquins, 2009, Paris, 974 pages.

Pour Simone de Beauvoir en 1963 : " Camus réalisait son vieux projet : combler la distance entre sa vérité et sa figure. Lui d'ordinaire si empesé, je trouvais déchirante la simplicité avec laquelle il s'exposait. Soudain, sa sincérité tournait court; il déguisait ses échecs sous les anecdotes les plus conventionnelles; de pénitent, il devenait juge; il ôtait tout mordant à sa confession en la mettant trop explicitement au service de ses ressentiments." in de Beauvoir S., *La force des choses*, Vol. II, Editions Gallimard, Coll. Folio, 1963, p.306.

Editeur responsable : Spee Bernard / Belgique

Tous droits réservés. Sabam © SPEE octobre 2020 Site <www.onehope.be>

Rappelons ici que le titre « Le Jugement dernier »⁵⁹ avait été pressenti avant *La Chute* : il nous semble qu'il dit mieux l'intention finale du héros qui est avant tout celle de dominer absolument la scène...

Démonstration est indirectement faite que l'existentialisme en faisant de chacun son propre émetteur de valeurs et donc son seul juge, ce mode de pensée entraîne la guerre de chacun contre chacun. Et l'existentialisme de devenir le fossoyeur de la démocratie ! S'il n'y a plus de loi, c'est une confusion générale et insupportable, elle appelle le choix d'un maître ou des populismes. Nous y sommes !

Malgré la reconnaissance d'une culpabilité qui laissait espérer un don de soi, force est de constater que Clamence a fait le choix de cultiver cette culpabilité pour retrouver une logique existentialiste extrême, destructrice de toute vie démocratique.

Clamence, prophète de nos jours actuels ?

Comment Camus ne se départit pas de l'Absurde ?

Tout à la fin du monologue, nous apprenons que Clamence est bien le receleur des *Juges intègres*, il se dit prêt à faire perdurer cette situation. Cependant ça ne lui déplairait pas d'être arrêté pour recel, voire d'être condamné à mort. « Vous m'arrêteriez donc, ce serait un bon début. Peut-être s'occuperait-on ensuite du reste, **on me décapiterait, par exemple, et je n'aurai plus peur de mourir, je serai sauvé.** Au-dessus du peuple assemblé, vous élèveriez alors ma tête encore fraîche, pour qu'ils s'y reconnaissent et qu'à nouveau je les domine, exemplaire. » (p. 152)

Ce scénario final n'est pas pour lui déplaire car il ferait à nouveau écho à son désir tant de fois exprimé de dominer.

Remarquons que ce scénario rappelle celui qui conclut le roman *L'Etranger* : « Pour que tout soit consommé, pour que je me sente moins seul, il me restait à souhaiter qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine. »⁶⁰

Mais pourquoi Camus va-t-il rechercher cette fin de *L'Etranger* ? Il est vraisemblable que Camus en « repêchant Meursault » veuille s'assurer et rassurer son public sur sa croyance initiale dans l'absurdité de la vie : il n'a pas changé. Il n'y a pas de loi qui puisse justifier l'exécution d'un homme; il n'y a donc pas de juge intègre ou de raison de donner sa vie pour une cause.

Bien sûr ! On peut avoir le sentiment d'une dette ontologique à laquelle il faut répondre mais pour Clamence, il n'est pas question d'y répondre, et donc de changer de vie. Encore que l'auteur Camus semble "hypocritement" ou discrètement s'en démarquer ?⁶¹

Le lecteur attentif mais qui aurait encore quelques espérances en la nature humaine, va en prendre plein la figure avec **la chute**⁶² du roman, à savoir : « Alors racontez-moi, je vous

⁵⁹ "Dans le premier manuscrit le texte s'intitulera "Le Jugement dernier" in Lévi-Valensi J., *La Chute d'Albert Camus*, Editions Gallimard, Coll. Folio n°50, p. 18.

⁶⁰ Camus, *L'Étranger*, p. 122

⁶¹ Camus dans une lettre à Malvina Eeckhout en 1958 fait cette réponse à propos de Clamence : " Ce personnage est sincère quand il reconnaît sa duplicité, et je l'approuve à ce moment-là; il ne l'est pas quand il se frappe la poitrine pour mieux accabler les autres. Je désapprouve alors cette attitude bien contemporaine. Voilà pourquoi il termine son long monologue encore par un sarcasme. Mais je lui ai laissé une part de vérité dans la phrase que vous citez : "Ô, jeune fille, jette-toi encore dans l'eau..." in Todd, idem, p. 891.

⁶² La fin du roman offre une chute comme moment de conclusion. Cette chute textuelle vient surdéterminer le rappel de la chute de la jeune fille dans la Seine comme pierre d'achoppement sur laquelle le héros vient buter : il ne risquera sa vie en aucun cas, et ce, même dans la perspective d'un éternel retour... Cette dimension nietzschéenne l'emporte sur tous les autres sens du mot chute (professionnelle, religieuse, etc.).

Editeur responsable : Spee Bernard / Belgique

Tous droits réservés. Sabam © SPEE octobre 2020 Site <www.onehope.be>

prie, ce qui vous est arrivé un soir sur les quais de la Seine **et comment vous avez réussi à ne jamais risquer votre vie.** » (p. 153) Il ne faut pas être « victime de l'héroïsme »⁶³...

Autrement dit, **ce qui est dénié comme vérité et qui, dans cette époque, est occultée sciemment, c'est que sans don de soi, on n'est pas dans la logique véritable de la vie.** Est-ce vrai que « Celui qui veut sauver sa vie, la perdra. »⁶⁴?

Par conséquent, si des juges peuvent être intègres, c'est par la reconnaissance que ce qui doit être la pierre angulaire de la justice, à savoir : le don de soi. Si cette dimension n'est pas mise en avant, il ne peut y avoir de juges « d'une probité absolue », ils ne seront qu'au service des individus. Absolutiser l'individu, c'est lui enseigner qu'il ne doit rien à personne et donc le mettre à l'abri de tout don de sa personne à d'autres ou à l'environnement qui l'a fait naître.

Ici en écho, nous pourrions entendre les mots de la fin de *Sérotonine* de Jean-Michel Houellebecq : « Tout était clair, extrêmement clair, dès le début ; mais nous n'en avons pas tenu compte. Avons-nous cédé à des illusions de liberté individuelle, de vie ouverte, d'infini des possibles ? Cela se peut, ces idées étaient dans l'esprit du temps ; [...] ; nous nous sommes contentés de nous y conformer, de nous laisser détruire par elles, et puis, très longuement, d'en souffrir. »⁶⁵

Conclusion

Non ! Contrairement à l'avis de Jean Daniel, *La Chute* ne correspond pas à « un besoin christiano-théâtral d'autoflagellation »⁶⁶.

Au centre du monologue, il y a un règlement de compte moucheté avec les sartriens. André Abbou le formule très bien par ces mots : « *Les Temps modernes* croyaient avoir coïncé et figé leur contradicteur par la caricature qu'ils en avaient faite. [...] En 1956, l'écrivain leur légua une marionnette embarrassante. Au lieu d'une contrition, ce fut un camouflet. »⁶⁷

Mais il y a plus. Avec ce texte, le grand art de Camus est de faire croire en une unique et terrible autocritique donjuanesque alors qu'il y englobe le milieu qui l'a porté tout un temps, puis qui l'a décrié de façon scandaleuse et l'a jugé digne d'être rangé dans le cercle des traîtres de *l'Enfer* de Dante. Malgré ou grâce au jugement risible avec lequel *Les Mandarins* ont voulu le noyer : « Si j'avais pu me suicider, et voir ensuite leur tête, alors oui, le jeu en eût valu la chandelle. » (p. 79), Camus emporte avec *La Chute*, toute une société qui s'abreuve sans plus aucun regard critique des vues existentialistes contemporaines qui vantaient les bienfaits du marxisme tout en se cachant dans un système capitaliste qui veut offrir au citoyen l'assurance, les assurances qu'il n'aura jamais à « dépenser » ou à risquer sa vie...

Camus dépasse le point de vue existentialiste, il nous rappelle « le fait moral » : nous sommes des héritiers, nous sommes des « meurtriers innocents », nous avons reçu plus que ce que nous pourrions donner. A l'opposé, les vues existentialistes ne faisaient que préparer un temps sans loi, un temps où à consacrer l'individu comme absolu, on ne produit plus que de la confusion, et au final, un retour brutal à des dictatures populistes qui proposeront des lois simples avec la recherche de boucs-émissaires...

⁶³ Clamence serait tout à fait d'accord avec la mention qui a été faite à propos de la mort du colonel Arnaud Beltrame, mort le 23 mars 2018 : " Victime de son héroïsme ". Cette mention ambiguë est dans la parfaite ligne d'une mentalité qui consacre la disqualification existentialiste de tout don de soi.

⁶⁴ Ce qui est en jeu, est bien plus que ce qu'avance André Abbou comme principe moral : « Un principe de moralité éclaire l'ensemble des invectives : " La sentence que vous portez sur les autres finit par vous revenir à la figure, tout droit, et y pratique quelques dégâts . " (p. 143) » in Abbou A., idem, p. 101.

⁶⁵ Houellebecq M., *Sérotonine*, Editions Flammarion, Paris, janvier 2019, p. 347.

⁶⁶ Todd O, p.894.

⁶⁷ Abbou A., idem, p. 108.

Petites Etudes Littéraires

Pire encore ! Ce retour cache qu'aujourd'hui dans un ciel qui n'a rien de divin mais qui grandit et qui parle de prendre sa revanche face au désir prométhéen de corriger et de changer la vie, il y a bien une dette à payer pour un progrès inconsidéré...

Bernard Spee

octobre 2020

Bibliographie sommaire

- Abbou A., *Albert Camus entre les lignes Adieu à la littérature ou fausse sortie ? 1955-1959*, Editions Séguier, 2009, Biarritz, 196 pages.
- Dufour D.-R., *Le Divin Marché*, Edition Denoël, collection Folio essais n°562, 2007, 411 pages.
- Arendt A., *La crise de la culture*, Edition Gallimard, Col. Idées n°263, 1972 (pour la traduction française)
- Castoriadis C., *La montée de l'insignifiance Carrefour du labyrinthe - 4*, Editions du Seuil, Coll. Points n°656, Paris, 1966, 292 pages.
- Camus A., *L'Étranger*, Gallimard, coll. Folio plus N°10, 1942, 1996, 173 pages.
- Camus A., *Le mythe de Sisyphe*, Editions Gallimard(1956), coll. Idées n°1, Paris,1974,187 pp.
- Camus A., *La Peste*, Editions Gallimard, Coll. Folio plus n°21, Paris, 1996, p. 396.
- Camus A., *L'homme révolté*, Editions Gallimard (1951), Coll. Folio essais n°15, Paris, 2020, p. 384.
- Camus A., *La Chute*, Edition Gallimard (1956), coll. Folio n°, 1983, 153 pp.
- Collectif, *Albert Camus*, Europe La revue mensuelle n°846, octobre 1999.
- Collectif, *Dictionnaire Albert Camus*, Editions Robert Laffont, Coll. Bouquins, 2009, 975 pages.
- Collectif, *L'Étranger cinquante ans après*, La Revue des Lettres Modernes, Garnier Classiques, 1995, 215 pages.
- Compagnon A.(1998), *Le démon de la théorie*, Editions Du Seuil, Coll.Points essais, Paris, 338 pp..
- Costes A., *Albert Camus et La Parole manquante*, Editions Payot, Coll. Science de l'homme, Paris, 1973, 255 pages.
- Gassin J., *L'univers symbolique d'Albert Camus Essai d'interprétation psychanalytique*, Editions Minard,1981
- Huston N., *L'espèce fabulatrice*, Editions Actes Sud, 2008, Paris
- Lebrun J.P., *La perversion ordinaire. Vivre ensemble sans autrui*, Editions Denoël, coll. Médiations, 2007, 436 pp.
- Le Monde, *La part obscure de L'Étranger*, article du 17 juillet 1995 consulté le 13 avril 2020 sur le site : https://www.lemonde.fr/archives/article/1992/07/17/la-part-obscur-de-l-etranger_3901511_1819218.html
- Lévi-Valensi J., *La Peste*, Editions Gallimard, Coll. Foliothèque N°8, Paris, 1991, 215 pages.
- Lévi-Valensi J., *La Chute d'Albert Camus*, Editions Gallimard, Coll. Folio n°50, p.192-195.
- Matot P., *Variations masochistes et narcissiques autour du thème de "La Chute" d'Albert Camus*, Revue psychanalytique, N°12, avril 1987, p. 66-72.
- Melman C., *L'Homme sans gravité. Entretiens avec Jean-Pierre Lebrun*, Editions Denoel, Coll.Folio Essais n°453, Paris, 2002, 270 pages.
- Pingaud B., *L'étranger d'Albert Camus*, Editions Gallimard, coll. Foliothèque, 1992,
- Simon P.-H., *Témoins de l'homme*, Editions Petite Bibliothèque Payot n° 96,Paris,1962, 236 p.
- Sloterdijk Peter, *Après nous le déluge. Les Temps modernes comme expérience antigénéalogique*, Editions Payot et Rivages, Coll. Petite Biblio Essais N°1079, Paris, (2016), 2018, 524 pages.
- Spee B. (janvier 2013), « *La Question Humaine de François Emmanuel ou A la recherche des sources d'une éthique Introduction à une poétique* », 16 pages,
- Spee B. (mars 2013), *Pieter le Letton ou Comment se sauver de l'envie de tuer son frère ?*, La Revue Nouvelle n°3, mars 2003, Bruxelles.
- Spee B. (août 2004), *Dom Juan, figure du terrorisme culturel de l'Occident* in La Revue Nouvelle, n° 8, Bruxelles
- Spee B., (décembre 2008), *L'Idole de Georges Rodenbach ou L'anorexie comme trouble de l'idéal ? Une application « Du « Comment lire ? » de T. Todorov*, Petites Etudes Littéraires N°1, 25 pages. Texte inédit publié sur le site www.onehope.be.
- Spee B. (janvier 2011) *Du "roman" évangélique au roman hergéen ou De l'histoire d'un petit bourgeois abusé au malaise d'une société désabusée*, Petites Etudes Hergéennes n°9, 20 pages.
- Spee B., (avril 2020), *"I L'Etranger d'Albert Camus "le seul Christ que nous méritions." ou un héros coupable d'être vivant et donc étranger d'être sur Terre."*, Editons Onehope, Coll. Petites Etudes Littéraires N° 18, 2020, Liège, 28 pages.
- Spee B., (mai 2020), *"II Camus à l'épreuve de La Peste ou La transcendance de l'appel" II*, Editons Onehope, Coll. Petites Etudes Littéraires N° 19, 2020, Liège, 24 pages.
- Smets P-F, *La Chute, Un testament ambigu. Pièces pour un dossier inachevé*, Editeur Paul-F Smets, 1988, 143 pages
- Todd O., *Albert Camus, une vie*, Editions Gallimard, Coll. Biographies,Paris,1996, 858 pages.
- Todorov T., *Comment lire ?* p. 129-143, in La Nouvelle Revue Française, *Vie ou survie de la littérature*, N° 214, octobre 1970, 256 pages

Aux Editons Onehope

Dans la collection : Les Cahiers Petites Etudes Philosophiques

Spee B.(2009) : *Un, Deux, Trois ou L'émergence du sens ?* Essai

- > *Cahier N°1 Le principe de relativité*
- > *Cahier N°2 Le principe d'émergence*, Editions Onehope, Coll. Les Cahiers, 47 pages
- > *Cahier N°3 Le principe de mortalité ou de dette généralisée*, Editions Onehope, Coll. Les Cahiers, 35 pages
- > *Cahier N°4 Comment introduire aux limites symboliques de l'imaginaire occidental ou Penser avec Françoise Dolto* Editions Onehope, Coll. Les Cahiers, 2018, 24 pages.
- > *Cahier N°5 La place du Christianisme dans l'imaginaire occidental ou Le Christ invisible*, Editions Onehope, Coll. Les Cahiers, février 2019, 24 pages.

Editeur responsable : Spee Bernard / Belgique

Tous droits réservés. Sabam © SPEE octobre 2020 Site <www.onehope.be>

La petite étude littéraire N° 20

III

Camus à l'épreuve de *La Chute*

ou

L'enfer existentialiste

De l'avis de Jean Daniel, *La Chute* correspond à « un besoin christiano-théâtral d'autoflagellation ».

En fait, avec ce texte, le grand art de Camus est de faire croire en une unique et terrible autocritique alors qu'il y englobe le milieu qui l'a porté tout un temps, puis qui l'a décrié de façon scandaleuse et l'a jugé digne d'être rangé dans le cercle des traîtres de *L'Enfer* de Dante.

Notre principale hypothèse est que le recel du tableau des *Juges intègres* « recèle » à lui seul le fil d'Ariane pour trouver la clef du labyrinthe camusien. Ce tableau doit être mis en relation avec la chute de la jeune fille dans la Seine. Le héros Clamence ne désigne-t-il pas le moment de son éventuelle arrestation pour recel comme la fin de son jeu pervers, sa délivrance du tourment d'une existence sans but ? « Tout serait consommé, j'aurai achevé, ni vu ni connu, ma carrière de faux prophète qui crie dans le désert et refuse d'en sortir. »

Bernard Spee est philosophe de formation. Il a enseigné la littérature et l'histoire dans les classes terminales au Collège Saint-Hadelin à Visé (Belgique). Soucieux d'une approche systémique des textes et des oeuvres, il est l'auteur de nombreux articles d'analyse sur Hergé mais aussi sur Molière, Simenon, Rodenbach sans oublier la peinture de René Magritte. Il est également l'auteur de plusieurs articles de pédagogie.